

LE FAUTEUIL DE POLYTE

C'est dimanche. Les chevaux mâchonnent leur foin dans les écuries. Les charrues et les herses dorment sous le hangar. Les garçons de ferme jouent au bouchon à l'ombre du pignon de la grange.

François Zénon s'achemine vers la ville.

Les hôtes des champs, ses familiers, ne le reconnaissent plus. Les betteraves disent gravement :

— Ce n'est pas lui, sa blouse est bien trop belle !

Et les jeunes blés murmurent :

— Ce n'est pas lui, il n'a point ses guêtres bouclées de cuivre ; il porte des bottines bien cirées..., il a une canne, c'est un « monsieur ».

Mais François Zénon se baisse et, prenant une poignée de terre, il l'écrase dans sa large main, l'émiette à travers ses gros doigts; la terre reconnaît cette paternelle caresse et chantonne :

— C'est bien lui, c'est maître François Zénon, mais il a mis ses beaux habits, il se rend à la ville.

Un autre personnage vient vers le fermier.

Les fleurettes du bord du chemin continuent leurs propos de commères au seuil des portes :

— Oh! celui-ci, c'est un inconnu!

Je crois bien, fleurettes bavardes, que vous ne le connaissez point! Tandis que vous vous baignez, heureuses, dans la tiédeur du matin, que vous n'avez souci que de tourner vos têtes folles vers le grand soleil, pour boire la liqueur de vie qu'il vous verse si généreusement, lui, les reins ceints de son tablier de cuir, il dessine et taille des jantes, creuse des moyeux au cœur du bois, cercle de fer rouge les grandes roues blanches, qui sifflent sous la morsure.

C'est Polyte, vous dis-je, Polyte, le charron de Blaret, et vous êtes bien les seules à l'ignorer dans toute la Hesbaye, où l'on apprécie plus, croyez-moi, un bon charron qu'une jolie fleur!

Vous voyez bien aussi, au sourire qui s'épanouit sur la figure de maître Zénon, que Polyte est une vieille connaissance :

— Bonjour, bonjour, Polyte!

— Bonjour, maître Zénon! Toujours bon pied, bon œil?

— Bien, on n'est pas malade, Polyte, mais, n'empêche qu'on commence à s'apercevoir que les grandes fêtes ont soufflé leurs chandelles. Les bras sont un peu plus raides; après le dîner, les jambes, au lieu d'être impatientes de retourner aux champs, paraissent mollir et s'alourdir, qu'on en ferait volontiers un somme, Polyte.

Je vous dirai que c'est même pour cela que je vais à Liège, où je compte acheter un fauteuil. Il faut se donner quelques douceurs, pour se consoler de vieillir.

— Vous avez raison, Maître Zénon, vous avez raison...

Polyte se gratte l'oreille.

— Mais, pourquoi courir à la ville?

— Où pourrais-je donc aller, Polyte? J'ai regardé les étalages; on a déjà quelque chose de convenable pour vingt à trente francs.

— Oui, du tape-à-l'œil! Ça ne vaut pas quatre sous. Maître Zénon s'assied dans une de ces histoires-là, ça craque; au bout d'un mois, c'est bon à brûler.

— Où voulez-vous donc qu'on s'adresse?

— Bah! on trouverait dans le pays quelqu'un capable de vous satisfaire. Tenez, voulez-vous que je vous en fasse un, moi, de fauteuil?

— Au fait, Polyte! Comment n'y pensais-je pas? Travailler le bois, c'est travailler le bois; et personne ne construit une charrette aussi bien que vous.

Maître Zénon et Polyte, devisant des récoltes, retournent à la ferme.

*
* *

Voilà les deux hommes au milieu de la grande cuisine, pavée de pierre bleue polie, autour de laquelle brillent sur des dressoirs les étains et les cuivres.

Polyte a tiré de sa poche son mètre pliant :

— Asseyez-vous, maître Zénon,... lââ — Avez-vous bien le pied contre terre? La cuisse repose-t-elle bien? — Lââ.

Polyte mesure la hauteur du siège.

— Vous n'auriez peut-être pas un petit bout de papier, là, Madame Thérèse?

— Attendez, dit la fermière.

Elle coupe la marge du journal qui se trouve sur la table, pendant que Polyte tourne son bout de crayon entre ses lèvres.

— Est-ce suffisant? demande Madame Thérèse.

— C'est tout ce qu'il faut, merci. Nous disons quarante-huit.

Polyte, armé de son mètre, tourne autour de François Zénon comme s'il tournait autour d'une cathédrale. Il l'examine sous tous les angles.

— Dans la largeur, vingt de plus ce ne sera rien de trop. — Levez bien la tête... lââ. — Pour le dossier, il vaut mieux qu'il soit bien haut...

Un mètre... un mètre trente-cinq... mettons un mètre quarante. Lââ.

Polyte reglisse son mètre dans son sarrau.

Il plie en deux, puis en quatre, puis en huit le bout de papier portant les mesures et le serre précieusement dans la poche de son gilet.

Maître Zénon reconduit Polyte jusqu'à la porte charretière; ils jettent, en passant, un coup d'œil sur les croupes luisantes des chevaux dans les écuries, sur les aumailles bleues dans les étables.

* * *

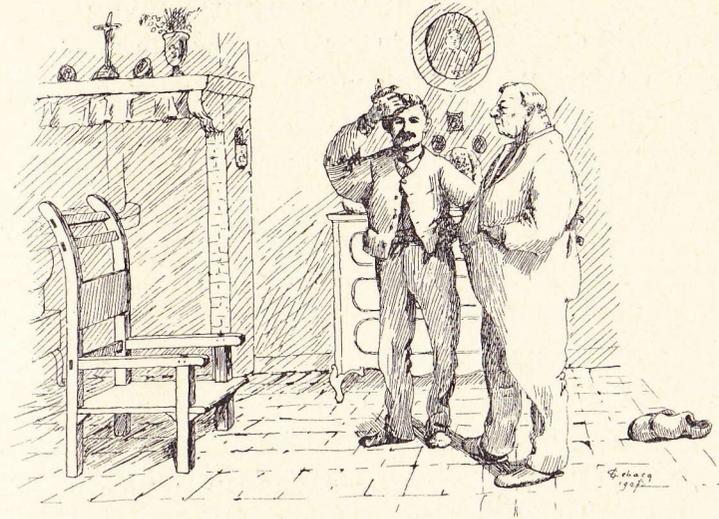
Quinze jours après, on vit le charron traverser le village portant, renversé sur la tête, le fauteuil destiné au fermier. Le meuble devait être lourd, car Polyte l'avait posé sur un coussinet en paille. Il marchait assez lentement afin que les villageois eussent le temps de bien regarder. Les gens se disaient :

— Tenez, voilà maintenant Polyte qui a fabriqué un fauteuil! Il fait tout ce qu'il veut ce diable de Polyte!

Le charron entendait ces propos et en était très fier en lui-même.

Le fauteuil eut quelque peine à passer dans la porte de la cuisine où son auteur l'installa :

— Voilà! dit-il. Et, guettant l'étincelle d'admiration dans l'œil de maître Zénon,



il s'essuya la figure, qu'il avait rouge et couverte de sueur.

Il saisit un des bras du fauteuil et dit fièrement en le secouant :

— Ceci ne bougera pas! Plein chêne; pas

un clou. Soulevez-moi ça... Les enfants de vos petits-enfants ne l'useront pas.

Maître Zénon, en beaux gros sabots jaunes vernis, les mains dans la ceinture de son pantalon de dimanche que les bretelles tirent presque au menton, regarde...

Il tourne, épanoui de contentement, autour de la pièce; passe la main sur les bras qui s'avancent démesurément, sur le siège en une seule planche de deux pouces d'épaisseur; s'extasie sur les pieds si larges et si solides.

— Asseyez-vous, asseyez-vous, dit Polyte en le prenant par les deux bras et le poussant à reculons dans le fauteuil.

Il s'y assied :

— Le dossier est peut-être un rien droit...

— Ça, Zénon, ce n'est pas un mal, crie, de l'arrière-cuisine, la voix perçante de Thérèse; quand vous avez la tête en arrière, vous ronflez.

— C'est vrai, c'est vrai.

Eh bien, camarade Polyte, proficiat, je n'aurais jamais trouvé ça à Liège.

* * *

Après le dîner, maître François Zénon, la dernière pomme de terre avalée, rassemble avec son couteau les miettes de pain éparpillées près de son assiette, les fixe au large bout de son index et les porte à la bouche; puis, il s'appuie des deux mains sur la table; il s'apprête à se lever, regarde Thérèse en souriant en dessous et, faisant un clin d'œil :

— On va l'essayer !

Le fauteuil est à côté du poêle de Louvain, sous la haute cheminée; le fermier s'y assied, cherche un instant sa place, passe encore une fois doucement ses mains sur les bras de son siège, puis les joint sur sa ronde bedaine. Les paupières s'appesantissent peu à peu et il s'endort, pendant que son chien vient se coucher sous lui, allonge son museau sur les pieds de son maître et se dispose aussi à faire sa sieste.

Ah! il s'y trouve si bien, dans son fauteuil, maître Zénon, que, malgré le dossier trop droit, il y ronfle encore à deux heures

et demie, quand Lambert, le marchand de vaches de Fédan, arrive pour voir l'aumaille à vendre.

Lambert pousse la porte, cogne de son bâton de néflier à cordelette de cuir tressé et crie :

— Ha ! Y a-t-il quelqu'un ?

Le chien saute sur pattes, aboie.

Zénon ouvre les yeux et, restant assis :

— Hie ! c'est Lambert ! Entrez, Lambert, entrez !

Lambert est un petit homme tout rond, emplissant bien son sarrau bleu sombre et ses guêtres, la figure rougeaude, l'œil vif et un tantinet moqueur.

— Bonjour, maître Zénon. On fait sa méri-dienne ?

Puis regardant et riant :

— Ha ha ha ! mordienne ! vous avez l'air d'un pape, là dedans !

— N'est-ce pas, que c'est un beau meuble ? demande Zénon en se levant avec difficulté et se retournant pour examiner son siège.

— Un solide, pour sûr, ha ha ha ! continue Lambert.

— C'est Polyte qui m'a fabriqué ça ; Polyte n'est pas le premier venu !

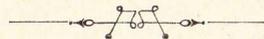
— Ah ! mais non, que ce n'est pas le premier venu ! C'est même le premier charron du pays. Mais, voyez-vous, maître Zénon, un bon charron n'est même pas un mauvais ébéniste, Polyte est sorti de son métier.

Ha ha ha ! voyez donc !

Son fauteuil, mais, c'est tout juste une petite charrette, les brancards en l'air !

— Toujours le même, toujours farceur, parent Lambert !

Lambert, le marchand de vaches, avait raison : *A chacun son métier, les vaches seront bien gardées...* et les fauteuils seront bien faits.

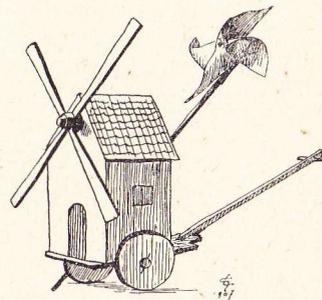


HUBERT STIERNET

Contes

à la Nichée

Dessins de Georges Lebacqz



BRUXELLES

J. LEBÈGUE & C^e, LIBRAIRES-ÉDITEURS
46, RUE DE LA MADELEINE, 46

1909

DU MÊME AUTEUR :

Pierre Lanriot. — *Bruxelles. Office de Publicité.*

Histoires du Chat, du Coq et du Trombone. — *Bruxelles.
Office de Publicité.*

Contes au Perron. — *Bruxelles. Ch. Vos.*

Histoires hantées. — *Bruxelles. Association des
Ecrivains belges.*